

Associations en vie, société vivante
Association, la voie de demain

Nikos Precas

Coodevad, association membre de People et Culture

*Peut-on considérer la nature comme un sujet de droit ?
Comme maîtres et possesseurs, nous la dominons et la réduisons au statut d'objet.
Pourtant, cette nature nous reçoit, nous accueille et nous fait vivre.
Si nos extractions et nos exploitations la mettent en danger,
la menace se retourne contre nous.*

Le contrat naturel

Michel Serres

AVANT-PROPOS	4
INTRODUCTION	5
LES IMPASSES DES NOTIONS	7
DEMOCRATISATION DE LA SOCIETE	7
AUTONOMIE, ÉMANCIPATION	8
SUBVENTIONS, FINANCEMENTS, MARCHANDISATION...	9
L'IMPENSE DE L'ASSOCIATION.	11
ASSOCIATION.	11
L'ASSOCIATION EST MEMOIRE.	11
L'ANTIPODE	12
L'ASSOCIATION ASSOCIE.	12
L'APPEL	13
SYNONYMES	13
L'ACTION	14
LE NON-LUCRATIF	15
L'INVISIBLE	15
UN AUTRE MONDE, UNE AUTRE VISION	17
L'ASSOCIATION, UN SYSTEME ROBUSTE	19
COMMENT DIRE ?	19
QUESTIONS	20
EXISTER DANS LA RELATION	20
L'ASSOCIATION UN ETRE SOUS-OPTIMAL	21
CAR LES AUTRES C'EST NOUS	22
BANALISATION CONTRE NATURE	22
LES POSSESSIONS NOUS POSSEDENT	22
LES FONDATEURS ECRIVENT UNE AUTRE HISTOIRE	23
RENDRE L'ASSOCIATION MUETTE C'EST L'EFFACER	23
HABITER	24
TOURBILLONS SALVATEURS	24
AVEZ-VOUS UN PEU DE TEMPS ?	25
LES POINTS FAIBLES PRESERVENT LA VIE	26
SOCIOGRAPHIE DES ASSOCIATIONS EN VIE	27

Avant-propos

Voici, chers compagnons (ceux avec qui on partage le pain) une investigation quant à l'essentiel de l'association.

Une œuvre de dévoilement, ayant nécessité une pensée au plus près et au-delà des limites.

Une tentative d'élargissement du champ de réflexion ne se limitant pas à la seule préoccupation humaine, prenant en compte l'environnement, le vivant qui nous entoure, la terre qui nous porte.

Une langue sans appartenances particulières se déploie ici, une langue à l'écoute de ce qu'elle nous dit. Une langue qui ne combat pas, elle se pose ailleurs.

Dire enfin l'association, nommer l'association pour ce qu'elle est, non pour ce qu'on voudrait qu'elle soit, telle a été mon entreprise.

Faire apparaître comment elle donne vie à la vie en société et comment elle nous aide à vivre sur terre, tel est le propos ici.

Rendre visible comment fait-elle pour être vivante, comment peut-elle prendre appui sur des richesses méconnues, marginalisées dans notre monde, comment peut-elle grandir davantage en interagissant consciemment avec ce qui fait de nous des terriens et non pas des extraterrestres, a nécessité une écriture dense, foisonnante, cyclique, une écriture allant frayer des chemins dans la littérature, la poésie, la parole elle-même.

Une écriture recherchant la noblesse associative, la noblesse des acteurs associatifs, a versé dans l'épique parfois, comme pour annoncer un grand événement, comme pour rappeler avec force ce que nous pouvons être au-delà du recouvrement de la marchandise et de la soif de la performance.

Cette écriture devient un Manifeste.

Elle forge un appel qui (re) donne les lettres de noblesse aux acteurs associatifs écrivant l'histoire.

Elle délivre des poids et des servitudes savamment distillées par les tenants du calcul, du contrôle et de la domination économiste, mais aussi des ceux qui, sans le voir, creusent le sillon de la méconnaissance.

Elle guérit du désespoir, repositionnant l'association à l'avant-garde de notre monde, au cœur d'une reconnexion de l'être humain à lui-même, à son environnement, grâce aux autres et à la pluralité du vivant.

Elle offre un sol où les pas de l'homme s'imaginent respectueux et audacieux à la fois, elle offre des horizons d'être et d'agir multiples, des lieux où il est possible d'habiter, de réellement habiter sur terre.

Elle initie un chantier à mener ici et là par les acteurs associatifs, pour retrouver leur nature et leur place, pour la voir, la dire et la vivre.

Pour tenir et se tenir debout !

Car ici commence votre écriture, la mienne vous accompagnera.

Car il y a toujours plus à voir que ce qui est visible.

Introduction

Notre manière de penser et de parler de la vie associative utilise toujours la même construction, prend les mêmes chemins, s'appuie sur les mêmes concepts pour finalement nous présenter une image que nous considérons vraie.

Les traits qui caractérisent le fait associatif sont connus, sans cesse repris dans une répétition indiscutable. Ainsi, notre regard ne voit que ce qui apparaît grâce aux analyses habituelles.

Il y avait une base contextuelle à l'approche classique des associations émergeant d'un monde issu des Lumières, de la généralisation du capitalisme, de la pensée dominante de l'économie libérale fondée sur l'obligation de croissance, l'optimisation des profits et l'utilisation sans modération des ressources de la terre et des « ressources » humaines...

Dans ce monde l'association s'est pensée et a été vécue par rapport à la démocratisation de la société, la liberté, l'émancipation et l'autonomie de l'individu.

Elle s'est pensée par rapport à l'engagement militant, à la transmission, à l'action collective, à la justice sociale, au lien social, mais aussi et surtout par rapport au cadre juridique, aux financements, à l'emploi, à la communication, à l'utilité sociale, au modèle économique, aux activités, au nombre d'adhérents et de bénévoles, au poids économique, à la coexistence des salariés et des bénévoles, à la reconnaissance des pouvoirs publics ...

Nombre de ces notions fondamentales demandent à être questionnées dans le monde actuel qui n'est, manifestement pas, le monde de l'émergence de ces fondamentaux.

Par ailleurs, la généralisation et la domination de la pensée économique ont recouvert la vie associative et ont imposé des organisations comptables, managériales, de l'action par objectif, du projet, des indicateurs, des résultats, des évaluations..., qui ont pris le pas sur des dimensions extra-économiques des associations.

Le mouvement de glissement des notions fondatrices et la domination de la pensée économiste, rendent les associations invisibles, marginales, imparfaites et toujours à contrôler.

Le plaquage d'un système étranger aux fondamentaux (que nous avons fini par ignorer, par rigidifier faute de questionnement) empêche les acteurs associatifs de se penser, de se dire et de se voir au plus près de leur essence.

Pire, les pensées dominantes créent une séparation entre le vécu associatif au quotidien et l'obligation d'être autre chose pour devenir visible auprès des bénévoles, usagers, salariés et éligible auprès des financeurs, des pouvoirs publics, des chercheurs, des intervenants.

Certes, l'univers associatif est varié regroupant des associations de grande taille, de rayonnement national et des associations locales intervenant sur des niches de notre société.

La taille, l'ancienneté et la reconnaissance, justifient le recours à des structurations basées sur l'optimisation des ressources, la gestion comptable, les protocoles et les postures venus du monde économique, la quantification des indicateurs, le langage managérial, la recherche de performance...

Mais, quelle que soit la taille de l'association son essence fondatrice est d'agréger des forces citoyennes revitalisant sans cesse la société, gardant ouvertes les voies d'engagement et d'agir grâce à la force collective, non pas de produire de l'activité, des services que l'État ne pourrait plus assumer, mais, pour rendre concrète l'action d'habiter un territoire, de faire partie de l'environnement sans le détruire, de cultiver un sentiment quotidien d'appartenance, de maintenir les liens sociaux en vie.

La « production » (mot impropre utilisé à dessein) associative ne se mesure pas en activités, produits, services, nombre d'adhérents et d'usagers, mais en énergie collective entretenue grâce à l'action, au foisonnement des liens entretenus, à la qualité d'insertion sur un territoire vu dans son ensemble.

Une forêt ne se résume pas au nombre d'arbres, en quantité de bois, mais au maintien d'un organisme vivant qui traverse le temps grâce à ses interactions, ses échanges et son adaptabilité, qui participe à un écosystème beaucoup plus vaste que lui.

Comment peut-on parler de tout cela, alors que la réflexion et la parole ploient sous le joug d'une pensée dominante, une pensée économiste, étrangère à l'esprit associatif ?

Ainsi l'association devient invisible et muette.

Invisible et muette, l'association est placée dans une situation schizophrénique, entre des fondamentaux non questionnés, la domination économico-gestionnaire et un rapport étriqué d'homme à homme excluant le vivant.

Mais les choses changent.

Nous ne sommes plus dans un monde stable où le déploiement de l'extraction inconsidérée et la croissance sans limite sont viables.

Le monde change.

Le monde a changé.

Les impasses de la croissance à tout prix, de la violence d'un système perdu dans la fuite en avant, de l'augmentation des injustices et la catastrophe environnementale que nous ne pouvons plus nier, signalent avec force un « Basculement ».

Et si l'association était génératrice de la société de demain ?

Pour l'explorer, le questionnement suivant nous engagera sur la voie.

Pouvons-nous questionner les bases (notions fondatrices) de l'association ?

Pouvons-nous rendre visible l'être-associatif en dehors de l'approche économique ?

Avons-nous la capacité d'invoquer une parole autre pour s'approcher de l'invisible de l'association ?

Pouvons-nous tenter une approche du monde actuel et de ses enjeux ?

Pouvons-nous faire société autrement, comme nous le faisons déjà en l'ignorant, ou en le minimisant ?

Oui.

Nous avons les moyens.

Tout est sous nos yeux, mais nous ne le voyons pas.

Opérant des connexions avec d'autres manières de voir (Olivier Hamant, Bruno Latour, Michel Serres...), nous nous proposons de déployer une pensée pour considérer l'association au plus près de sa substance, au sein d'un écosystème riche de sa variété.

Nous souhaitons initier un chantier de re questionnements de l'expérience associative, qui devra être poursuivi au sein des associations qui le souhaitent, des associations qui ne souhaitent plus ne plus être, ou de faire semblant d'être, ou d'être par défaut.

Les impasses des notions

Nous n'allons pas être exhaustifs concernant les différentes notions clés utilisées pour dire l'association.

Nous aborderons peu la nécessité de l'élargissement de la notion de citoyenneté incluant la nature, développant une posture de symbiose, explorant enfin la seule manière possible de vivre sur terre.

Nous voulons initier le questionnement qui pourra être poursuivi par les acteurs associatifs.

Débats et échanges permettront de revisiter la structure du langage que nous utilisons permettant d'autres appropriations de la réalité.

Démocratisation de la société

Une mise en mouvement des dynamiques plurielles d'acteurs afin de garder actives des voies ascendantes de pouvoir penser et agir, tel est l'être associatif.

Une école ouverte où le dialogue, le collectif deviennent concrets, prennent place dans la vie des citoyens, dans la vie d'un territoire.

Incontestablement un enjeu permanent, toujours menacé par des forces accaparant le pouvoir d'action pour installer un pouvoir de puissance.

Un lieu de formation des citoyens expérimentant le commun, ce qui doit être partageable, les coopérations, l'usage de la parole, l'apprentissage des organisations, l'insertion environnementale.

Un lieu politique, au cœur de la cité, occupant une place enracinée sur un territoire et un rôle d'interpellation des sphères politiques et administratives éloignées du quotidien.

Un lieu dangereux où des voies d'oppositions peuvent émerger à tout moment (contre-pouvoir).

Un lieu à contrôler avec des cadres juridiques et des reconnaissances qui instrumentalisent (subventions, locaux, utilité sociale...).

Un lieu d'intelligence de terrain.

Un savoir sorti de l'expérience.

Une connaissance connectée à la vie des gens, au relief d'un territoire, à ce qui est invisible aux yeux des décideurs. Des décideurs, surtout dans notre époque, sans vision, sans capacité à entendre et à répondre aux voix du bas.

Mais combien pèse cet apport essentiel de l'association à l'intérieur de la structure et auprès des partenaires ?

Combien pèse le vrai sens associatif dans l'attribution d'une subvention ?

Combien pèse l'intelligence du bas dans la mise en place des politiques territoriales et nationales ?

Combien pèse le savoir journalier, diffus, contradictoire, redondant, des acteurs associatifs auprès des chercheurs et leurs grilles déformantes, auprès d'intervenants usant et abusant des méthodes d'accompagnement dévoyant, d'emblée, le sens de l'association, essayant de faire exister le sens de cette structure singulière dans des cases repérables par les décideurs et les financeurs ?

La démocratie est à construire à chaque instant, dans chaque lieu.

Nous savons que la nôtre est bien mal en point. La démocratie représentative s'est séparée du réel, malgré les élections qui témoignent d'un fonctionnement sans assises dans la vie des citoyens.

La classe politique semble être un système clos déconnecté du reste de la société.

Elle est aspirée et inspirée par des sphères économiques et des protocoles de gestion qui la façonnent, l'emprisonnent dans des enjeux servant des intérêts d'une économie mondiale, l'épuisent et la décrédibilisent dans ses efforts d'autojustification.

Mais que pouvons-nous imaginer d'autre ?

Comment faire structurellement évoluer la techno sphère politique ?

Comment valider et faire connaître d'autres pensées que celles du libéralisme, du dictât de la croissance et de l'extraction effrénée des ressources de notre planète et des ressources humaines ?

Comment les expérimentations multiples, marginales et marginalisées, confidentielles, qui ont lieu dans l'univers associatif peuvent gagner en audience ?

La marge, les maillons faibles de notre société, le bouillonnement à peine visible du monde associatif, initient des échanges, gardent ouvertes des voies d'engagement, concoctent des alternatives, libèrent des forces d'agir, combattent la démission et l'isolement.

« C'est la marge qui soutient la page. » J L Godard

Il y a beaucoup à dire, à aborder d'autres aspects de la démocratisation : démocratisation des savoirs, culturelle...

A chacun de poursuivre le questionnement pour une refondation du regard porté sur l'association.

Autonomie, Émancipation

Notions centrales de l'association, l'autonomie comme l'émancipation, disent la volonté de l'être humain de se construire et d'exister pour ce qu'il est.

Il s'agissait de se libérer des entraves féodales et plus tard libérales pour pouvoir conquérir une auto-détermination, pour échapper aux lois de la reproduction sociale inamovibles.

Il s'agissait de devenir « maître et possesseur du monde » Descartes.

Nous pouvons traduire « autonomie » par « le droit de se gouverner par ses propres lois », ou par « la faculté d'agir par soi-même en se donnant ses propres règles de conduite ».

Il s'agit du « libre arbitre », de « l'auto-détermination ».

C'est à partir de l'impulsion humaniste des Lumières que l'autonomie prend place dans le langage des droits de l'homme, de la libération individuelle et collective.

L'association est l'espace où l'autonomie peut être expérimentée en dehors de la sphère du travail, du foyer et des injonctions morales laïques et religieuses.

La radicalité de la notion est justifiée par la force du système en place (féodalisme finissant, capitalisme naissant) empêchant l'émergence d'une individualité, d'une conscience personnelle qui questionne, adapte ou rejette les cadres sociaux en vigueur.

Mais le monde a changé.

De nos jours autonomie et émancipation ne renvoient plus à une vision collective respectueuse de l'être humain et de son environnement.

Autonomie et émancipation sont dévoyées par la figure dominante de l'individu nourri par la pensée libérale qui promeut une manière d'être et d'agir sans contraintes, sans poids collectifs, sans concessions.

Ces notions renvoient davantage au renforcement de l'individualisme nocif qui isole, enferme et met en péril l'être humain et son monde.

Ces deux notions non questionnées renforcent la destruction de l'être-ensemble, fragilisent toute vision collective, asservissent l'individu à ses émotions et à des injonctions d'hyper responsabilité impossibles à assumer tout seul.

L'association doit se réapproprier ces notions, doit les mettre en débat.

Nous soutenons ici, suivant beaucoup d'autres, que l'association ne doit plus se prévaloir d'être un des pourvoyeurs d'autonomie ou d'émancipation.

Ce faisant et sans le voir, elle se nie.

Elle œuvre pour ensevelir son être premier, se laisse porter par des visions qui la dénaturent en l'instrumentalisant.

L'association, dans son audace de toujours doit faire vivre l'être-ensemble, doit montrer qu'elle crée collectivement de la Dépendance au lieu de l'autonomie et de la Ré-liaison au lieu de l'émancipation.

Dès le départ elle accepte de dépendre des autres pour exister, pour agir.

L'association est l'école de la Ré-liaison première.

Aucun être humain ne peut vivre sans les autres, sans le rapport au vivant.

Nous dépendons des autres.

Nous dépendons de notre environnement, de notre terre.

Vouloir être libre suivant uniquement sa propre loi est destructeur.

L'association fait vivre l'interdépendance, met en œuvre, jour après jour, la coopération agissante, l'interaction qui agrège des énergies multiples, des postures respectueuses de ce qui nous fait vivre.

Elle est un foyer de relations, de liens rendant vivant, concret, le fait d'être plus qu'une monade et d'appartenir constamment à plus grand que soi.

L'être humain dépendant, interdépendant, trouve sa place dans un commun qui le nourrit et le fait grandir.

Voir, toucher, sentir que nous dépendons de tant d'autres et de l'environnement pour vivre, que nous ne pouvons ni nous nourrir, nous vêtir, nous loger, nous déplacer, nous éduquer, que nous ne pouvons même pas respirer sans la terre et des nombreux liens qui travaillent sans relâche, est libérateur, est la voie de demain.

L'association, à chaque instant, doit dévoiler les systèmes des dépendances qui sont à l'œuvre. Ce tissu d'interdépendances construit le territoire réel où nous vivons.

Là où nos dépendances s'actualisent jour après jour est notre foyer.

Là où nous devons prendre notre part pour co-appartenir se joue notre existence.

Là où il est possible d'habiter advient notre humanité.

Voir et comprendre cette inversion de notre imaginaire par rapport à nous et notre monde, ouvre la voie vers la conscience, le combat vers la co-construction d'un lieu pour s'appartenir et appartenir.

Voir et se voir partie prenante rassure, consolide, responsabilise et agit contre la dépression et la peur de l'individu isolé, de l'individu aisément manipulable.

L'association en vie rend manifeste les systèmes des dépendances qui nous portent, nous offrent une place active et des voies d'enracinement.

Telle est l'œuvre première de l'association, entretenir les dépendances pour faire face aux enjeux de notre monde, pour faire exister nos territoires de vie dans la puissance de leurs interactions et rendre possible des actions d'adaptabilité autres que celles mues par des logiques comptables.

Une voie de réappropriation de la liberté, telle peut-être la voie de l'interdépendance, telle peut être la plus essentielle justification d'une association en vie.

Nous nous approchons avec intérêt des travaux de Bruno Latour et le mouvement « Où atterrir ».

B Latour et ses partenaires accompagnent des habitants pour définir, non pas abstraitement, leur territoire de vie.

Ils posent (entre autres) les questions suivantes pour entreprendre une auto-description du territoire. : « De quoi dépendez-vous pour subsister ? Décrivez les événements, situations, choses, personnes dont vous êtes dépendants ? »

C'est le tissu des dépendances qui définira là où nous habitons, là où nous devons agir.

Cette investigation mettant en œuvre les attaches vitales pour exister dévoile la manière dont nous habitons, travaille le sentiment d'habitabilité.

Être autonome n'est pas être porté par une autonomie devenue source d'isolement.

Être autonome c'est obtenir une émancipation intégrée dans des réseaux des dépendances.

Selon les travaux de B Latour, il s'agit de conquérir une nouvelle émancipation en devenant Hétéronome.

Nous nous émancipons grâce à la prise en compte des dépendances qui nous ancrent, nous libèrent des soumissions visibles et invisibles.

Nous nous émancipons grâce à la ré-liaison que nos interactions gardent vivante.

L'association est le temps et l'espace où se travaillent l'hétéronomie, l'émancipation interdépendante, l'appartenance collective, qui sont plus importantes que les actions de l'association.

Le tissu associatif n'offre pas seulement des emplois, des services, mais, fondamentalement, est l'agent premier de la vitalité sociétale, de l'habitabilité collective, de l'appartenance au-delà des performances, au cœur de l'être sur terre, de l'être ensemble pour enfin s'appartenir.

S'associer pour être et agir, telle est la confirmation d'un espace sociétal singulier, interstitiel, inclassable, d'un espace que rien que par le fait d'exister est la preuve d'autres possibles, est la preuve d'expérimentations éphémères, aléatoires, est la preuve qu'aucune logique techno-économique ne peut remplacer la relation humaine, ne peut faire géographie humaine seulement avec des planifications économiques et financières, loin du sol et de la vie.

En questionnant ces notions nous nous rendons compte que l'être associatif est consubstantiel de l'être humain, de l'être au monde.

S'associer c'est exister, habiter la terre grâce à des multiples interactions.

Naître grâce aux dépendances assumées, aux dépendances libératrices, aux sources variées de transmissions et de réalisations, c'est de faire partie d'une association, d'une association en vie.

Ainsi la marge, ce qui est déconsidéré par la pensée dominante, devient la ressource pour demain.

La marge devient un laboratoire de transformation, devient l'épicentre d'une adaptabilité salvatrice.

Nous n'attendons rien de la marge, sauf l'essentiel.

Subventions, financements, marchandisation...

Nous n'allons pas développer ces notions qui occupent les acteurs du monde associatif. Les sources sont abondantes. Leur intérêt est grand.

Les travaux, entre autres, du Collectif des Associations Citoyennes (CAC) éclairent ces aspects.

Nous n'avons pas à ajouter quelque chose de plus.

Nous souhaitons travailler pour combler un vide de la pensée sur l'association et non pas continuer à parler de « l'économie associative » (terme fondamentalement impropre). Les aspects financiers, juridiques et managériaux absorbent toutes les énergies d'action et de réflexion, laissent dans l'ombre la partie invisible de l'être associatif que nous tentons d'éclairer avec notre approche.

D'autres caractéristiques de la singularité associative (bénévolat, non lucrativité, hétérogénéité d'acteurs impliqués - bénévoles, salariés..., objet associatif, projet, actions/activités) seront abordées, directement ou indirectement, dans la partie « l'impensé de l'association » qui suit.

L'impensé de l'association.

Notre manière d'aborder l'association ne vient pas en opposition à ce qui est habituellement dit à son propos.

Nous tentons un pas de côté espérant éclairer ce dont il s'agit quant à l'essence associative.

Nous nous mettons à l'écoute de mots utilisés pour suivre des chemins de pensée peu courus.

Notre écriture puise dans la richesse de la parole, n'appartient pas à tel ou tel secteur, fraie des sentiers intuitifs nourris par des longues années d'implication dans et proche de l'association.

Chaque mot est écrit à neuf, comme si c'était la première fois.

Nous éviterons ce qui ne parle plus, ou bien ce qui nous oblige à emprunter des chemins réflexifs courus d'avance, dans une répétition qui malgré les apparences ne questionne plus.

Nous parlerons de l'association à partir de son œuvre première, celle d'associer.

Association.

D'emblée le mot nous parle.

La langue nous offre des voies d'investigation.

Association parle, dès le commencement, à partir du collectif, de l'être ensemble et de l'agir ensemble.

Il y a, du début jusqu'à la fin, une obligation de faire société, une manière partagée, connectée d'être au monde.

Le lien est la substance première de l'association, la proximité agissante s'établit dès le départ.

La relation est au cœur de cette entité singulière. Les échanges, les dialogues, les coopérations, les conflits, fondent la posture de tout acteur impliqué dans cet espace relié.

Les connexions sont vitales, sont partout, tout le temps.

Un collectif émerge, un univers coopératif prend place.

Une action à plusieurs s'envisage.

L'association rend vivant l'acte premier de la vie en communauté, elle formalise une présence multiple, plurielle.

Elle nomme son existence par des textes qui lui sont propres.

Elle nomme ce pourquoi elle naît, ce pourquoi ses membres s'engagent dans une dynamique des dons, des partages de vues communes, des visions de société, des lectures des besoins, des combats, des constructions...

Les membres sont nommés, hommes et femmes reconnaissant l'interdépendance pour être, pour faire, mettant en œuvre des ponts, passerelles, communications, pour appartenir ensemble, pour qu'un commun singulier prenne place dans le quartier, la ville, la société.

L'association, dans ses textes fondateurs, dit ce qui rassemble les membres, le ciment qui va porter la relation, qui va établir un espace singulier d'où naîtront, jour après jour, des manières d'être ensemble, la preuve de la nécessité des autres, de la force du collectif.

Ses membres, grâce à l'acte d'appartenance associative, franchissent l'univers privé pour exister dans des espaces partagés, grandissent sur la voie d'une citoyenneté active, disent au plus grand nombre le chemin d'un accomplissement agissant.

Ils combattent un suivisme illusoirement confortable.

Ils s'exposent à la vie publique, à des risques d'échecs, à des voies difficiles, mais grandissent car ils sont et font société, car ils sont et font monde.

Ils disent à tous les pouvoirs en place que les voix du bas sont toujours là, qu'un pays se construit toujours par le bas, que l'horizontalité sociétale est la seule voie viable, la seule manière humainement possible d'habiter sur cette terre.

L'association est mémoire.

L'association ne peut jamais oublier qu'elle n'a pas toujours existé, qu'elle peut, à tout moment disparaître, effacée par les forces obscures.

L'association doit se souvenir qu'elle est le fruit d'une graine qui a mis longtemps avant d'éclore, avant de prendre racine dans la société française.

Elle s'inscrit, d'emblée, dans l'histoire des voies d'accomplissement collectif.

Rien n'est permanent, rien n'est stable, des forces de fermeture peuvent balayer l'association, car elle est fondamentalement incontrôlable, inclassable, fluide ; imprévisible car plurielle.

L'association, par sa simple présence est un acte radical car elle vient de la nécessité première de faire monde, car elle est toujours un frein face aux concentrations de pouvoir, face aux réductionnismes variés qui guettent la pensée, la parole et l'action.

L'association doit toujours se souvenir d'où vient-elle, son enracinement indéfectible au réel ordinaire, à la vie de tous les jours, à la connexion des besoins au plus près de leurs expressions, de leurs interpellations, lui offre sa singularité.

L'association est terrienne.

L'association en France n'est pas née pour accompagner le développement du capitalisme, pour soutenir les politiques publiques à la place de l'État, pour devenir des lieux d'excellence de la gestion économique, ou de la managériale nourrie d'ambition de performance.

Elle n'est pas née pour adopter toutes les trouvailles de la gestion, pour rentrer dans toutes les cases des politiques territoriales ou nationales, de plus en plus nombreuses.

L'association ne vient pas de ce monde.

Elle ne vient pas d'un sous-monde arriéré qui attend des sachants la lumière qui sauve.

Elle est née de l'audace d'hommes et de femmes dans la noblesse d'une affirmation sans appel, d'une proclamation d'existence propre à ceux qui adviennent grâce aux partages, à l'interdépendance, à la gratuité d'agir, à l'intelligence collective, à la force des coopérations, à l'innovation intuitive, sensible, respectueuse.

L'antipode

À l'antipode de l'action individuelle l'association émerge des rencontres, des croisements d'individus, des visions, des résistances...

L'agrégation crée un espace commun visible, où il est possible d'y être, de faire partie, de prendre sa part avec d'autres.

Un espace où il est possible d'appartenir advient.

L'individu grandit grâce à une appartenance collective, compose avec d'autres des partitions nouvelles.

À l'antipode des réactions individuelles, l'association est une interaction avec l'environnement, une relation qui rend vivant l'espace-entre, l'interstice, l'espace qui n'appartient à personne, qui appartient à tous.

L'association associe.

Elle désassocie ce qui existe pour émerger.

Elle crée une césure, une séparation avec l'existant pour apparaître.

Elle reconfigure l'espace commun avec son arrivée, crée d'autres équilibres, envoie des appels qui lui sont propres, façonne un territoire autrement.

L'association segmente une nouvelle fois l'espace public et ce faisant le revitalise, augmente les interactions, exige à reconsidérer les frontières, les positionnements de l'existant.

Un ensemble d'êtres humains, après avoir regardé et questionné leur contexte, se mettent en mouvement, réalisent un acte fondateur.

Une naissance a lieu.

Une preuve que la société est vivante s'offre à nous.

Une preuve que le quartier, la ville, gardent leur vitalité, possèdent des énergies d'émergence, fabriquent une pluralité de réponses et de positionnements.

L'association cherche sa place, cherche sa voie, développe une manière de dire qui la rend audible et visible.

Elle revisite ce qui est à sa manière, cherche une autre parole pour nommer ce qui, selon elle, n'est pas perçu, n'est pas pris en compte.

Elle se singularise grâce à une parole qui dit notre monde autrement, qui justifie sa naissance pour combler un vide, pour être encore plus nombreux face à un enjeu, ou bien parce que les fondateurs veulent faire à leur manière, veulent faire avec d'autres différemment.

La redondance n'est pas un problème, la surpopulation associative non plus ; une société ne peut pas souffrir d'un trop plein associatif.

Même si la nouvelle association arrive dans un domaine, dans une discipline sportive ou culturelle, dans l'action sociale ou environnementale..., où d'autres associations sont déjà à l'œuvre, elle avancera quand même.

Elle n'est pas mue par une étude de marché, par des investisseurs, ou par l'arrivée des capitaux, elle est une dynamique collective qui veut sa place, qui veut exister et agir suivant l'énergie d'être ensemble.

Elle veut, malgré l'existence abondante d'autres associations, une place qui va repositionner l'ensemble des acteurs d'un système local, une place qui stimulera la vie en société, peut-être à travers des frictions, des conflits, des incompréhensions..., qu'importe.

La naissance d'une association, du point de vue de la biodiversité sociétale, est un bon signe.

Le foisonnement associatif est le signe d'une bonne santé collective.

Le foisonnement associatif est la preuve que les femmes et les hommes d'un quartier, d'une ville, franchissent le seuil de leur individualité car ils se sentent concernés par le commun, car le commun ne les exclut pas, car ils considèrent qu'ils en font partie, que cela leur appartient.

L'espace commun n'est pas une notion physique, il n'a donc pas des limites. Il peut se reconfigurer, se réinventer, se réguler, à l'infini.

L'appel

L'appel d'une association, ses premiers écrits, échanges, dialogues, nous donnent à voir.

Elle s'affiche, envoie des messages à participation, des signes qui rendent visibles d'autres manières de faire et d'être ensemble.

L'association appelle pour exister, pour rassembler des hommes et des femmes qui la feront vivre.

Elle a besoin de la synergie de ses membres, c'est sa source, sa force première.

Ses actions naissent du terreau collectif.

L'association s'exprime car elle aura besoin d'alliances, des partenariats, des collaborateurs, d'usagers, des bénévoles...

A l'intérieur comme à l'extérieur elle rassemblera le plus de monde pour être.

Elle essaiera de se rendre visible, de se dire avec clarté, elle essaiera de montrer les bien-fondés de sa venue, de son action.

Elle devient ainsi l'épicentre d'un système d'interactions mobile, foisonnant, hétéroclite.

Chaque association crée son monde pour être et pour agir.

Les associations en vie travaillent la diversité, l'hétérogénéité qui protège la collectivité de la standardisation.

Le multiple rend vivant.

Synonymes

Les synonymes et les appellations de l'association nous éclairent dans le même sens.

Une association est une « Amicale », sa substance est l'amitié, son fondement est cette relation première repérée depuis l'antiquité grecque. Aristote évoque la Philia, l'amicalité qui est la base de la cité, qui permet de vivre ensemble, qui est l'essence de politis, du citoyen, qui permet de prendre racine, d'habiter un lieu.

Une association est une « Société ». Quoi de plus explicite que cette appellation.

Des micro-sociétés qui participent à la grande société, qui travaillent les rapports sociaux, l'action collective, les voies des résistances, d'intégration et d'appartenance.

Nous pouvons aussi évoquer l'appellation « Vie associative ».

Nous ne pouvons pas être plus près de la vie humaine en société.

La vie pour l'être humain se construit à partir du rassemblement, à partir de l'action de faire assemblée, de se reconnaître pour agir, pour être dans l'interaction.

Considérons enfin cette autre appellation « Tissu associatif ».

L'association tricote la société, travaille le maillage, les voies de connexions, prend soin des fils qui relient pour la survie, pour le développement.

Les tricoteuses de la vie sociale sont précieuses.

Les tisserandes !

Plus le maillage est dense, bigarré, foisonnant, plus le tissu social est sain, prometteur, créateur de vie commune.

En effet l'association se tricote à l'intérieur et tricote son environnement.
Elle doit en permanence s'unir et unir ce qui se trouve autour d'elle.
Elle le fait grâce à des collaborations, mutualisations, mais aussi à travers des antagonismes, des conflits, des luttes.
Quelle que soit la nature des rapports internes ou externes, l'association produit de la vie sociale, garde les voies de communications et de dialogues vivantes, ouvre sans cesse de nouvelles, explore des chemins de traverse.
Ce faisant elle s'accomplit et accomplit l'œuvre sociale, l'œuvre d'être au monde.
Cette dynamique première de l'association se situe en amont de l'action et doit se retrouver en aval.

L'action

L'agir associatif ne peut pas se limiter aux activités, aux services qu'il propose.
L'association, fondamentalement, n'est pas une entreprise, une société commerciale, une banque, une administration.
Elle se situe ailleurs.
Elle se situe au cœur du faire société, de l'être avec pour tout, pour rien.
Elle prépare le ciment brassant tous les éléments, le garde dans sa forme liquide, capable d'être utilisé pour bâtir.
L'action principale de l'association est d'associer, de garder vivant un univers de relations.
Sa reconnaissance, sa légitimité, se trouve en amont de toute activité, action, projet.
L'acte associatif se justifie par la présence des femmes et des hommes dans un lieu, pour un temps, sans obligation de faire quelque chose d'autre qu'on pourrait appeler un objectif, un résultat, une création, un projet.
Combien sommes-nous loin de la substance associative, combien nous nous égarons à cause des regards déformants, combien nous méconnaissons cette forme particulière, lorsque nous tentons de l'appréhender par ses résultats, ses produits, ses actions ?
Nous nions son essence et nous tentons de la voir avec des grilles d'analyses du monde économique basé sur la performance, l'optimisation des ressources et les retombées.
L'action associative première est ce qui ne se voit pas, ce qui ne se comptabilise pas en unités, indicateurs et autres paramètres de la logique gestionnaire.
L'acte premier ici est d'être ensemble et de permettre aux uns et aux autres de traverser les limites de l'espace privé pour s'aventurer dans l'espace commun.
L'association est l'ouvrière du commun, du partageable, du pluriel.
Elle garde l'accès ouvert à l'appartenance collective, à l'environnement humain et non humain.
Grâce à ce fondement elle devient audacieuse, explore ce qui est délaissé, restaure ce qui est en ruine, remet au goût du jour ce qui est négligé.
De ce fondement tient-elle le fait d'être sauvage et sage.
Elle se positionne au cœur du bien-fondé commun et aux limites des ordres figés, aux limites du contrôle, aux limites des cases de classification économique, administrative ou scientifique.
Elle déjoue les tentatives de catégorisation, elle ne se définit jamais de manière satisfaisante, garde une dimension inclassable qui lui vient de son essence.
Elle occupe les marges de notre monde qui la perçoit mal. Grâce à sa nature atypique elle s'aventure dans les interstices, dans des espaces intermédiaires.
Son agir est atypique car il ne se limite pas aux résultats, mais au fait d'être, d'être à plusieurs dans des micro-moments, des micro-relations, des micro-échanges, dans des lieux partagés, détournés peut-être de leur fonction première, dans des occupations singulières des lieux, dans des temps qui lui sont propres, des retards, des lenteurs, des redondances, des tours et détours, des outils de récupération, dans des espaces de décision pluriels, dans la recherche des décisions collectives...
L'association se situe aux marges de la société.
La marge garde l'association loin de la reconnaissance, son insaisissable identité trouble les décideurs, mais la préserve de l'instrumentalisation et de la fossilisation de son énergie première.
La marge de la société est le laboratoire de demain, est l'atelier du vivre autrement, du vivre tout court, du vivre sur terre.

Le non-lucratif

L'association ne cherche pas à faire du profit.

Elle ne se situe pas dans le domaine du lucratif.

Elle n'a rien à vendre, n'a pas des marchés à conquérir, n'a pas à chercher l'optimisation permanente des moyens et des ressources.

Elle peut réaliser des actions, des services en dehors de la sphère marchande et de la facturation au plus près des coûts réels.

Elle crée grâce à une énergie collective qui lui est fondamentale, grâce à des aides, des dons et des subventions qui l'engagent certes dans des contreparties mais pas forcément financières.

La non-lucrativité de l'association lui confère une audace indéniable dans notre monde dominé par la pensée libérale.

Son œuvre est inclassable.

Nous pouvons dire qu'elle ne produit rien, que ses actions ne sont pas des vraies actions, que ses services ne sont pas des vrais services existant sur l'échelle marchande.

La non-lucrativité confère à ce type d'organisation une place hors-cadre, une place entre-deux, dedans et dehors.

L'association occupe un angle mort de la vision économiste, un maillon faible, problématique.

L'association fraie des chemins de gratuité, de don, de réciprocité relationnelle.

Elle ne cherche pas à être utile, malgré ce que nous croyons habituellement, mais à transformer les acteurs engagés, les usagers qui ne sont pas des clients (même si les uns et les autres l'oublient) et l'environnement au sein duquel elle agit.

Les bienfaits de son œuvre ne proviennent pas de ses actions mais de la création d'espaces de rencontres, des interactions et de la génération d'un sentiment d'appartenance.

Elle n'est pas un lieu de production de marchandises ou des services à vendre, mais un lieu d'apprentissages multiples et des coopérations variées.

L'association offre avant tout des espaces de mise en commun des citoyens, cette coappartenance transforme la relation en pensées, en paroles, en actes, transforme l'individualité accédant à une place dans du collectif.

L'action, le service, la concrétisation collective ne doit pas déplacer l'essence de l'association vers le résultat, ne doit pas lui faire oublier sa source première qui est le rassemblement, le fait d'être ensemble pour tout, pour rien.

L'essence de l'association n'est pas d'accomplir quelque chose, mais d'établir un espace commun où les êtres humains se reconnaîtront dans une appartenance commune.

L'association établit la relation, la rend possible, rend possible l'habitation à un lieu, permet l'ancrage. L'œuvre première de l'association n'est pas ce pourquoi elle agit, mais comment fait-elle pour associer, pour établir un commun entre des personnes.

Si l'objet, ce que fait l'association, la rend visible, ce qui la rend vitale, précieuse, structurellement nécessaire est sa force de rassemblement.

Elle est la preuve que nous pouvons nous mettre ensemble, que nous pouvons établir des conditions pour être, pour se retrouver, pour se reconnaître et commencer une histoire ensemble. Une histoire où l'homme et la terre se retrouvent.

L'invisible de l'association est son fondement.

L'invisible

Il n'y a pas d'action sans acteurs.

Il n'y pas de société sans citoyens.

Mais nous vivons dans une inversion nocive.

Le résultat efface tout, le fruit se vante oubliant les racines et la terre souffre sous l'industrielle puissance de l'être humain.

L'existence des acteurs est l'action elle-même, une action en soi, une action à la base.

Il nous faut éclairer l'invisible pour appréhender l'association sans la nier, sans l'instrumentaliser.

L'association rassemble ce qui existe séparément.

Elle est un lieu de croisement des membres fondateurs, des bénévoles qui viennent soutenir et compléter l'assise collective, qui viennent participer à la vie de la structure, des adhérents-usagers

qui participent aux activités tout en se sentant appartenir à une pluralité, des usagers-consommateurs qui participent aux activités sans une conscience claire de la singularité associative. Mais aussi des salariés qui bien souvent ne sont pas là par hasard.

Nous sommes en présence d'un assemblage atypique, d'une hybridation qui ne va pas de soi.

Le cœur de cette entité ne se trouve pas dans les compétences et les qualifications des professionnels, mais dans le souhait, l'envie, le besoin, d'hommes et des femmes de devenir acteurs de leur vie, acteurs du déploiement de leur territoire, de leur monde.

La légitimité des bénévoles ne se trouve pas dans des diplômes ou des expertises particulières.

Les membres de l'association sont des non-experts, ne sont pas là pour leurs compétences spécifiques qu'ils déploieraient pour justifier leur place.

Ils déploient une intelligence construite aléatoirement, déploient des habilités, une énergie de faire avec les autres.

L'expertise est une connaissance acquise hors-sol, basée sur l'appropriation et la reproduction des schèmes des concepts préétablis.

Elle est descendante, spécialisée et structurellement éloignée du foisonnement quotidien.

Elle a comme mission de recadrer le hors cadre que constitue la vie de l'association pour la rendre performante, pour qu'elle gagne en légitimité.

L'intelligence des acteurs associatifs, l'intelligence du bas, l'intelligence ascendante est une agrégation en mouvement, un truchement d'expériences, des savoirs, d'apprentissages, des croisements, des luttes, des rencontres...

L'association est portée par des forces contraires qui pourtant sont appelées à coexister.

Elle connaît les remous, les turbulences, les dialogues difficiles, les impasses...

Pour faire face elle devient une école de coopérations, d'intégration dynamique de la diversité.

L'association est l'œuvre des non-experts ; les bénévoles dirigent.

Il est évident que le tropisme de l'expertise estampillée par la sphère marchande ne peut pas voir et accompagner la dynamique associative.

Le dogme de la performance, l'optimisation des actions, ne font pas partie du monde non-lucratif, même si beaucoup pensent le contraire.

L'association ne peut pas être appréhendée par son « modèle économique », ou par l'appellation « économie sociale ou économie solidaire ».

A chaque fois, ce qu'elle est profondément, son inclassable essence, la synergie du rassemblement, est ramenée dans des cases de récupération, des cases qui la rendent visible ouvrant la voie de la reconnaissance.

A chaque fois, la vitalité de la société qui se manifeste à travers le rassemblement associatif est masquée, ignorée, réduite à l'anecdotique.

La folle sagesse de l'émergence collective est vidée de sa force afin d'acquiescer le statut de la molle sagesse.

Mais, le collectif, même nié, endormi, est toujours vivant, sauvegarde des possibles.

Le maillon faible est un levier de transformation.

L'invisible de l'association est ce qui la rend vivante, quelle que soit son activité.

Dévoiler la force du collectif, le maillage incessant de la société combattant la sclérose, permet d'approcher l'association pour ce qu'elle est ; une ouvrière du tissu social, une tisserande, un générateur d'interactions, une bâtisseuse d'habitabilité, une résistance contre les dérives des pouvoirs, une voie vers notre terre, pour la vie.

Plus que jamais la singularité associative que nous tentons d'éclairer sera ce qui permettra de faire face aux bouleversements de notre époque.

Quelle est notre époque ?

Un autre monde, une autre vision

Ce qui suit doit beaucoup aux travaux d'Olivier Hamant, chercheur français en biologie et biophysique. Ses analyses dévoilent un modèle de société qui s'inspire du vivant et dont les principes sont guidés par la recherche de la robustesse plutôt que celle de la performance. Nous lisons dans l'ouvrage qui résume sa pensée « Antidote au culte de la performance. La robustesse du vivant » :

« Le dérèglement socio-écologique n'est plus une prédiction, c'est désormais notre quotidien rythmé par les crises. Les rapports scientifiques convergent pour qualifier le XXI siècle : il sera fluctuant. Notre seule certitude, c'est le maintien et l'amplification de l'incertitude. Face à ces turbulences, le contrôle, l'optimisation ou la performance nous enferment dans une voie étroite très fragile. La robustesse – c'est à dire maintenir le système stable malgré les fluctuations – est la réponse opérationnelle aux turbulences. »

Et ce qui suit nous sera utile pour la suite :

« Les progrès récents de la biologie nous donnent aussi une clé importante : la robustesse se construit d'abord sur l'hétérogénéité, la redondance, les aléas, le gâchis, la lenteur, l'incohérence... bref contre la performance. Le basculement vers la robustesse inverse tous les paradigmes de notre temps et nous aide à quitter le monde du burn-out. »

O Hamant définit la performance par l'efficacité (produire un résultat) et l'efficience (avec moins des moyens).

Elle est le moteur de notre monde.

Elle alimente la croissance infinie sur une planète finie, remplace tous les autres objectifs.

La croissance crée de la pénurie, s'illusionne avec le progrès alors qu'elle menace l'existence sur terre.

La performance balaie tout ce qui ne la nourrit pas, s'autojustifie avec des batteries d'indicateurs qui remplacent les valeurs, cherchent à optimiser tous les compartiments de la vie, cherchent à tout prix des gains d'efficacité et d'efficience, multiplient les appareillages de contrôle, produisent de la violence afin de maintenir le cap.

Elle nous aliène faisant miroiter des améliorations dans tous les secteurs de la vie : santé, culture, éducation, vie sociale...

La loi du marché prend possession des services publics, du monde associatif, politique et de toutes les sphères de notre vie privée.

Tout devient ressource à gérer, à optimiser.

La rentabilité, la pression temporelle, la standardisation, une langue technique qui reproduit sans réfléchir, la marchandisation généralisée, la domination de l'ingénierie comme étant la seule voie permettant des gains d'efficacité, la compartimentation de la vie (l'optimisation se réalise toujours dans un cadre restreint, un fonctionnement en silo), la sécurisation, la maîtrise, le contrôle qui doit garantir la marche avant de la croissance, les injustices grandissantes et acceptées, nous enferment dans une voie destructrice, dans une voie qui refuse de voir le monde dans lequel nous sommes.

Nous ne sommes plus dans un monde stable, dans un monde d'abondance.

Nous sommes dans un monde qui a basculé, un monde fluctuant, une époque où la terre menacée devient menaçante, une époque où la moyenne n'a plus cours, les extrêmes deviennent la règle.

Ce n'est pas la voie de la performance qui nous permettra de faire face, elle précipitera le mouvement vers la non viabilité de l'humanité sur terre.

Nous avons tout ce qu'il faut pour initier un autre paradigme.

La robustesse qui est la règle dans la nature, le vivant, nous le montre.

Oui, contrairement à des idées travaillées durant le XX siècle, la nature n'est pas performante mais robuste.

Ce n'est pas la compétition qui lui permet de s'adapter et de traverser les âges, mais les coopérations.

Dans un monde fluctuant il nous faut basculer de la performance vers la robustesse, nous dit O Hamant.

« Dans un monde fluctuant, il nous faut basculer de l'adaptation vers l'adaptabilité : dans le cas de l'adaptation il faut renforcer ses points forts, optimiser les solutions pour être mieux à même d'atteindre l'objectif prévu et le plus vite possible ; dans le cas de l'adaptabilité, il faut au contraire se construire sur ses multiples points faibles, c'est à dire profiter du jeu des rouages pour augmenter la diversité des solutions afin de faire face à un monde imprévisible. »

Lorsque nous sommes adaptés, nous sommes spécialisés, nous maîtrisons une expertise qui nous garantit d'aller vite vers l'objectif.

L'optimisation des ressources sélectionne sans cesse les plus performantes, élimine l'hétérogénéité, favorise une standardisation appauvrie et donc fragile.

Lorsque nous sommes adaptables, nous ne pouvons pas aller très vite parce que de nombreuses ressources sont utilisées pour maintenir des intelligences inutiles à court terme mais utiles face aux fluctuations, créatrices d'autres possibles.

La domination de la vision performante recouvre tous les secteurs de la vie, a été plaquée sur le monde humain et non humain.

L'optimisation à tout prix a tout recouvert.

O Hamant le souligne :

« Alors disons-le très clairement : le monde vivant n'est pas performant : il n'est ni efficace (il n'a pas d'objectif), ni efficient (il gâche énormément d'énergie et de ressources). Le monde vivant est riche de ses nombreuses contre-performances. »

Oui, le vivant est un système robuste parce qu'il n'est pas performant.

« Que trouve-t-on dans les écosystèmes, les réseaux de neurones ou les réseaux génétiques ? De façon massive et prévalente : de l'hétérogénéité, des processus aléatoires, des lenteurs, des délais, des redondances, des incohérences, des erreurs et de l'inachèvement. Le vivant héberge surtout une myriade de contre-performances à toutes les échelles, de la molécule à l'écosystème. »

En peu plus loin :

« La chaîne alimentaire est avant tout une chaîne du gâchis, un carnage de ressources énergétiques. »

Grâce aux gaspillages nous pouvons faire face aux fluctuations, grâce aux contre-performances un fonctionnement complexe s'agence et travaille la robustesse.

Il est important, écrit O Hamant, d'être *« sous-optimal en temps normal : des grandes marges de manœuvres nous permettent de gérer une fluctuation imprévisible. La robustesse comme réponse opérationnelle aux turbulences sociales, financières, sanitaires, écologiques, énergétiques, ou géopolitiques, va définir l'ère qui s'ouvre. »*

L'association, un système robuste

Dans le contexte actuel que nous connaissons et après les éclairages apportés juste avant, nous pouvons considérer la singularité associative différemment.

L'association est structurellement un système robuste.

Elle se situe en dehors de la vision de l'optimisation et de la performance.

Elle associe des énergies hétérogènes.

Elle démultiplie les interactions, la mobilisation des ressources en dehors de la logique efficiente, suit sa propre logique, celle d'être et de faire ensemble, fait vivre des temps de débats, d'échanges, prend le temps de l'agrégation, de l'expression des souhaits, d'envies, d'engagements, ne craint pas la répétition, la redondance, favorise partout et tout le temps la coopération entre membres, entre partenaires, entre salariés, ne possède pas de biens (ou rarement), bénéficie des droits d'usages des locaux et autres moyens de fonctionnement, établit un système de partage, travaille la proximité... bref ses points faibles sont nombreux ; elle est un système contre-performant.

Assistons-nous, dans le monde tel qu'il est décrit ici, à une inversion du regard porté sur l'association ?

Est-ce que le dernier de la classe a plus de potentiel que les meilleurs élèves ?

« *L'optimisation rend fragile* » O Hamant.

Est-ce que l'excellence du secteur privé, considéré comme le haut lieu des bonnes pratiques, ne nous conduit pas vers l'impasse ?

Est-ce que les appareillages évaluatifs qui se multiplient, les méthodes d'ingénierie qui foisonnent, le plaquage des notions économique-administratives sur l'association ne la réduisent pas à une entité sociale handicapée, profondément dysfonctionnante ?

Est-ce que la réduction de l'être associatif à la quantité d'activités, à la réalisation d'objectifs, à son utilité sociale (qui est une autre manière de l'instrumentaliser et de la réduire à ses résultats, à ses services), à l'analyse de son modèle économique (alors qu'elle est fondamentalement une entité non-économique), ne cherchent qu'à assujettir sa radicalité, à aliéner sa force d'émergence sociétale ?

Est-ce que la marge ne devient-elle pas la voie de demain ?

Est-ce que les mots, la parole, les notions que nous utilisons ne recouvrent pas ce qu'est l'association afin qu'elle soit ce qu'elle doit produire ?

Comment dire ?

Depuis le début de ce travail nous résistons pour ne pas reproduire des schèmes de pensées acceptées et acceptables.

Nous craignons de ne pas être compris, d'être rejetés par les tenants de la pensée dominante et par tous les autres agents de contrôle et de la violence symbolique, par tous les autres acteurs de la performance ayant comme mission de sauver l'association, d'améliorer son sort grâce à l'optimisation de son fonctionnement, grâce à la généralisation de la pensée comptable.

Plus de quarante ans aux côtés des associations, nous avons observé la lente évangélisation des acteurs associatifs par les porteurs de la performance sous couvert d'accompagner ce secteur vers son épanouissement, vers la reconnaissance.

Nous avons fait partie des « intervenants » apportant la bonne parole pour rendre l'association plus efficiente s'appuyant sur un langage technico-économique, un langage accompagnant les changements de comportements de non sachants, certes pleins de bonne volonté, mais si loin d'un fonctionnement acceptable.

Mais combien étions-nous (avec tant d'autres) loin de l'invisible, loin de la nature associative qui pourtant était active sous nos yeux.

Une nature au plus près de la force du rassemblement, au plus près de l'œuvre collective, de l'appartenance pour être et habiter sur terre, était toujours vivante.

L'inversion du regard porté sur l'association nous permet de la voir telle qu'elle est, telle qu'elle existe et de croire qu'elle peut jouer un rôle majeur, un rôle de laboratoire de robustesse.

Elle est la preuve, malgré les nombreux recouvrements qu'elle subit, qu'un système hétérogène, coopératif, explorant sans cesse les chemins de traverses, adoptant des temps lents ou cycliques,

une énergie de recommencement sans garantie de succès, seulement le souhait de faire exister et d'entretenir une toile d'interactions rendant la société vivante et viable dans ce monde fluctuant, mérite une autre approche dévoilant son essence.

Questions

Les questions que nous devons nous poser maintenant, même si depuis le début nous avons apporté des éléments de réponses sont :

Comment l'association est une entité robuste ?

En quoi ses contre-performances travaillent une adaptabilité respectueuse de l'humain à son environnement ?

Comment définit-elle un territoire à habiter ? Un territoire définit grâce aux multiples dépendances qui s'instaurent, un territoire vécu grâce à une citoyenneté retrouvée, libérée du faire comptable, reconnectée aux milieux naturels.

Comment rend-elle tangible l'appartenance dans le commun, le partageable ?

Comment métabolise-t-elle les peurs, l'isolement, l'urgence, la fuite en avant, grâce à une habitabilité collective, à des usages hors du système marchand, grâce à des circuits d'apprentissages, d'échanges et d'interactions qui ne cessent de créer du lien, qui ne cessent de bâtir de l'être ensemble ?

Comment peut-elle dire notre société autrement et ouvrir un chemin vers le ré-enracinement de l'être humain sur terre ?

Depuis le début de ce travail nous avons évoqué, à plusieurs reprises, le point central de notre réflexion qui souhaite mettre en lumière ce qui reste dans l'impensé, ce qui pourtant constitue le cœur associatif, ce qui rend cette structure singulière robuste, la situant à l'épicentre des potentialités de demain.

La plus grande contre-performance de l'association, son plus grand point faible, sa plus grande richesse donc est l'être-ensemble, est l'ouverture des voies d'échanges, de partages et d'interactions, est l'interdépendance, cette conscience de devoir s'établir dans plus grand que l'horizon humain, d'expérimenter le chemin de la symbiose pour pleinement exister.

Exister dans la relation

Exister !

Et l'association existe !

Elle existe avant tout pour créer des espaces de rencontres, pour animer une dynamique collective, pour associer des individus qui peuvent agir car ils forment une communauté, un rassemblement vivant.

La relation basée sur l'envie, le plaisir, la conscience, le besoin, se justifie en elle-même, elle est la consécration de l'association, elle est son accomplissement, elle est l'ultime résultat.

Les liens, les interactions permis par l'association sont sa plus grande contre-performance ; le lien pour le lien, l'engagement d'abord pour se retrouver engagés avec d'autres, à travers les autres, grâce aux autres, fabrique de l'interdépendance, fabrique un système d'individus connectés, irrigue en permanence un territoire, une ville, rend possible un vivre en société.

Cette force d'agrégation travaille la consistance d'une société, la densité, la proximité des éléments qui la composent, la possibilité, à tout moment, de mobiliser du collectif pour faire face à un enjeu.

Le collectif ne s'évalue pas à travers le prisme de l'optimisation des moyens pour obtenir tel ou tel résultat.

L'être ensemble est là vivant, mouvant, pluriel, tantôt mobilisé pour telle action, telle cause, tantôt éparpillé, tantôt somnolant, presque inactif mais toujours là, toujours en veille grâce à une appartenance possible que l'association alimente sans cesse.

Le collectif ne coûte rien, produit si peu par rapport à sa taille, n'entre pas dans des grilles des bénéfiques, d'investissements, de gestion des ressources.

Il est ailleurs.

Il n'est pas du côté de l'économie, il est du côté de la vie.

Il n'a pas d'objectifs.

Son objectif est d'être actif, d'être en lien, d'unir sans cesse des molécules sociétales prêtes, à tout moment, à coopérer.

Illustrons cela par un exemple donné par Olivier Hamant :

« Pensez à la photosynthèse, qui permet de convertir le CO₂ en fibre de carbone pour construire les plantes et nourrir la quasi-totalité des écosystèmes terrestres. Ce processus qui est apparu il y a 3,8 milliards d'années affiche un rendement, en général inférieur à 1 %. Dit autrement, les plantes gâchent 99 % de l'énergie solaire ! On est bien loin des panneaux solaires et de leur rendement autour de 15 %. Aucune trace d'optimisation en 3,8 milliards d'années, voilà qui devrait nous interroger. »

L'association un être sous-optimal

L'association gaspille du collectif, ne transforme en action qu'une toute petite partie, c'est pour cela qu'elle est robuste, c'est pour cela qu'elle est précieuse face aux aléas, face aux risques de décomposition sociétale, face à l'anomie qui est le terreau de toutes les manipulations.

Lisons O.Hamant :

« Si on descend la chaîne alimentaire, les animaux herbivores gâchent 90 % de l'énergie fournie par les plantes consommées, et les animaux carnivores gaspillent de nouveau 90 % de l'énergie fournie par les animaux consommés. La chaîne alimentaire est avant tout une chaîne du gâchis, un carnage de ressources énergétiques. »

Une telle capacité de mobilisation de personnes par l'association, à l'époque de la logique économique, devrait être plus performante, devrait optimiser les ressources en jeu, devrait gérer la mise en action de manière optimale pour atteindre des objectifs.

Des objectifs, qui plus est, ne sont jamais très clairs, pas quantifiables, contiennent des valeurs, ne se déclinent pas en indicateurs satisfaisants, ne permettent pas d'organiser les étapes de réalisation, des objectifs qui pourraient, malgré tout, rendre l'association performante, éviter le gâchis, les aléas et les productions discutables.

La nature associative n'a jamais été à la hauteur de l'ingénierie gestionnaire.

« Cette fable du vivant efficace, efficient et sélectionné pour sa performance, nourrit une pensée toxique pour nos sociétés, dont le darwinisme social est l'emblème. Penser le vivant comme système optimisé en dit long sur notre obsession de l'efficacité, mais ne dit rien du vivant.

Alors disons-le très clairement : le vivant n'est pas performant : il n'est pas efficace (il n'a pas d'objectif), ni efficient (il gâche énormément d'énergie et de ressources). O.Hamant

Le gaspillage de l'être ensemble qui ne convertit pas de manière performante la mobilisation collective en résultats, actions, activités, services..., nourrit pourtant la société, entretient les voies de connexions, ne laisse pas l'énergie du partage se recouvrir par la petitesse individuelle, par la fragmentation des composantes sociétales.

La contre-performance associative travaille le terreau des émergences hétérogènes, plurielles, préserve de l'appauvrissement des terres socialement fertiles.

O.Hamant écrit :

Aujourd'hui, nous savons que ce gaspillage est absolument nécessaire à la photosynthèse pour gérer les fluctuations lumineuses et biologiques, et de même, l'énergie dilapidée le long de la chaîne alimentaire permet aux services écosystémiques de fonctionner, notamment pour amortir les fluctuations environnementales. »

Notre société ne fera pas face aux enjeux sociaux et environnementaux grâce à la performance, mais grâce à la robustesse.

O.Hamant souligne : *« Il s'agit de viser ni le maximum, ni même l'optimum, mais d'être sous-optimal pour pouvoir parer aux aléas. »*

L'association est une entité sous-optimale, multiplie les possibles et les options, crée des chemins alternatifs dans un environnement qu'elle ne considère jamais stable, jamais fermé sur lui-même.

Car les autres c'est nous

L'association est une réponse adaptée aux changements écologiques, sociaux, sanitaires..., de notre époque.

La convivialité est au cœur de l'œuvre associative.

Il ne s'agit pas de la bonne humeur d'être ensemble, ou de boire des coups et de manger, mais de cultiver tout le temps, partout, ce qui permet à un groupe de bien se trouver, de bien se retrouver pour déployer sa force.

La convivialité dépasse l'action, nourrit l'ensemble des acteurs et le sentiment d'être ensemble ici et maintenant.

Elle amplifie l'action qui ne se réduit pas aux profits, aux ventes, à la fréquentation, aux moyens investis, mais devient un fait de société, écrit l'histoire des femmes et des hommes sur un territoire. La convivialité ne laisse pas l'action recouvrir la relation.

Nous pouvons ne pas nous souvenir de ce que nous faisons à tel moment, mais de l'ambiance des retrouvailles, des bienfaits des moments partagés, du sentiment de ne pas être seul, de pleinement exister, nous nous en souvenons longtemps après.

Grâce aux liens nous savons que nous habitons ici, que nous connaissons les autres qui nous reconnaissent.

Nous savons comment les retrouver, comment leur parler.

Ils savent où nous sommes.

Les voies d'interactions sont ouvertes, un quartier élargi au vivant, une ville élargie au vivant est riche de ces liens, non du patrimoine de ses habitants.

La déclinaison de la nature associative n'est pas une obligation économique (retour sur investissement), une recherche d'optimisation des ressources, mais une manière de maintenir en vie la force collective.

Les objectifs ne sont pas à atteindre pour obtenir des gains, mais pour maintenir en mouvement celles et ceux qui s'associent. Même si les financeurs obligent l'association à faire comme si c'était une entreprise, comme si les résultats des actions étaient des produits marchands, l'association ne se réduit jamais à cela.

Elle résiste, met à mal l'appareillage comptable et administratif qui tente de la recadrer.

Banalisation contre nature

« Le vivant n'a pas servi de modèle pour nos sociétés. C'est plutôt le fonctionnement de nos sociétés qui a biaisé notre vision du vivant. En particulier, le modèle d'optimisation industrielle a été plaqué sur le vivant au XIX siècle. » O Hamant

L'association n'a pas servi de modèle pour nos sociétés, loin de là.

Alors que nos sociétés s'appauvrissent sur la voie de la performance, l'association continue à nourrir des multiples contre-performances, travaille la robustesse, cherche une autre place sur terre.

Même si les acteurs associatifs se perdent dans l'illusion économique, dans l'optimisation, même s'ils perdent le contact avec le cœur de leur existence pour satisfaire aux exigences des financeurs et des pouvoirs publics, ils n'oublient pas.

Malgré eux, ils gardent la société en mouvement.

Les possessions nous possèdent

Une autre caractéristique de l'association nous intéressera maintenant, celle de l'absence de propriétaire.

L'association n'a pas de propriétaire, n'est pas le fruit d'un capital de départ et des compétences investies afin de faire du profit. Elle n'a pas de patron légitimé par son patrimoine ou son expertise. L'association n'appartient à personne.

Dès sa naissance elle est une œuvre collective, ne peut être réduite à une seule personne.

Il y a des fondateurs mobilisant leurs vies afin de créer un espace capable d'assembler des femmes et des hommes qui agiront grâce à l'énergie plurielle qui les unit.

Les fondateurs se fondent dans le groupe pour créer l'association. Aucun d'entre eux ne pourrait l'impulser seul.

Les fondateurs sont structurellement dépendants des autres, ayant traversé leurs individualités ils aboutissent grâce au groupe, à la mise en place d'une entité qui ne peut être récupérée, assujettie à une seule personne.

Les fondateurs écrivent une autre histoire

Les fondateurs n'ont pas des capitaux, ils n'ont que leur vie.

Ils n'ont pas des compétences dans tel ou tel secteur économique.

Ils ont une intelligence d'expérience composée des aléas de la vie, possèdent un savoir-être en société qui leur permet de se regrouper pour devenir acteurs de leur quotidien, de leur ville, pour devenir auteurs de leur histoire.

Les fondateurs de l'association ne sont pas salariés, n'ont pas à justifier une rémunération en fonction des marchandises produites, en fonction du temps passé à travailler, en fonction de leurs diplômes et qualifications.

Ils ne sont ni investisseurs, ni salariés, ils sont juste citoyens.

Ils sont la preuve que les interactions humaines peuvent se justifier en dehors des facteurs économiques, peuvent se justifier par rapport à des visions d'être-ensemble, à des valeurs, à des appartenances respectueuses, à des apprentissages multiples, à des créations plurielles.

Ils ne cherchent pas à optimiser des moyens pour plus de gains, mais à maintenir la dynamique de rassemblement.

Les fondateurs et les citoyens qui leur succèdent gardent le cap, sont les garants des engagements politiques, philosophiques et légaux de l'association.

Les salariés ici, sont dirigés par des bénévoles qui ne cherchent pas à s'enrichir, qui ne possèdent pas des capitaux, qui ne sont pas experts dans un domaine.

Les sachants du monde économique sont dirigés par les non-sachants de la société !

C'est une contre-performance structurelle qui empêche l'association d'être assimilée et comprise par la science économique. Son inclassable identité la condamne, aux yeux des tenants de la pensée libérale, à ne jamais atteindre un rendement satisfaisant.

C'est dans ce non-rendement économique que réside la force de l'association, sa robustesse qui entretient en son sein des cultures différentes, des positionnements sociétaux différents.

En son sein l'hétérogénéité la rend créative, imprévisible, la protège des fonctionnements conventionnels, unidimensionnels, la rend audacieuse pour des expérimentations, l'oblige à sans cesse interagir pour faire et être, à mettre en place des voies de transmission variées, à utiliser le temps autrement, à occuper des lieux autrement, à dire et à montrer ce qu'est d'être citoyen au sein d'un écosystème en mouvement, un écosystème relié.

Rendre l'association muette c'est l'effacer

L'association est parole.

La relation s'entretient grâce à la parole qui permet d'exister, de se reconnaître, de se rapprocher, de coexister, de penser et d'agir.

Le monde de l'urgence nous pousse à ne plus parler, à être efficace, à utiliser une langue performante, à décider sans perdre de temps.

O Hamant dit :

« Dans le monde de la performance, on va trop vite vers la solution sans remettre en cause la pertinence de la question. Obnubilé par le contrôle, on a même peur de ce que ses propres paroles ouvertes pourraient révéler de soi aux autres. Parler pour parler a un rôle essentiel : réorganiser ses pensées. Ce temps perdu, cette contre-performance, devient un prérequis indispensable avant de décider dans le monde de la robustesse. »

L'association est le foyer de la parole.

Elle lie, irrigue sans cesse tous les mouvements de la vie quotidienne.

Des réunions qui s'éternisent, des pauses café animées, des discussions dans les couloirs, des réunions de préparation, des réunions du CA ou du Bureau... regardez dans votre association leur place.

Est-ce que la parole tend, sous le dictat de l'urgence, sous l'effet des liens qui se distendent, sous l'effet des préoccupations individuelles prégnantes, sous l'effet de l'appauvrissement de notre parole portée par des prêt-à-penser, des maladresses qui favorisent, souvent, les frictions plutôt que l'échange, à se tarir, à se raréfier ?

Si oui, votre association prend le chemin de la performance, tourne le dos à sa nature, ne reconnaît plus son vrai potentiel.

Elle devient performante mais ne fait plus société.

Habiter

Regardons maintenant comment l'association occupe l'espace.

Elle ne semble pas avoir besoin d'un foyer, là où elle se pose, là où ses membres et ses usagers se retrouvent est son foyer.

L'association n'a pas besoin de bâtir des murs pour y être, son œuvre est de rendre habitable n'importe quel bâtiment, n'importe quel espace urbain ou rural.

Elle travaille l'habitabilité ; une salle, des locaux prêtés par la mairie, un parc, un square, un trottoir, une cour d'école..., elle est chez elle.

Elle transforme n'importe quel espace en ancrage collectif, peut déplacer la fonction première d'un lieu, ouvrant des chemins pour d'autres occupations.

Elle revitalise des espaces recouverts par la poussière du vide, leur offre une place dans le commun, les protège de la désertification et de l'anonymat.

L'association n'a pas souvent de propriété de possession, elle a des propriétés d'usages.

Elle partage des locaux avec d'autres, cohabite, mutualise.

Elle est nomade mais enracinée sur un territoire.

Elle peut habiter n'importe où mais elle ne quitte jamais le proche, se déploie dans la proximité existentielle de ses membres, des ses bénévoles, des ses salariés.

La non propriété n'est pas performante, génère des nombreuses obligations, des nombreux échanges pour cohabiter, impose des compromis, rend nécessaire les coopérations à tous niveaux, complique et ralentit le quotidien, rallonge les délais, bref elle produit du gâchis d'énergie et de la contre-performance.

Mais l'association se trouve au sein d'un système connecté qui produit des interactions, pas toujours faciles, emprunte des chemins de traverses, doit être créative, patiente, endurante.

Ainsi, une conscience d'appartenir à plus grand que soi, de dépendre des autres, la fait grandir, alimente le courant de mobilisation.

Une parole de coexistence l'anime.

Que des points faibles en somme !

Tourbillons salvateurs

L'association ne s'inscrit pas dans la voie unique et droite vers l'obtention des résultats.

Elle se déploie dans d'autres temporalités.

Son existence est cyclique, son fonctionnement est circulaire, porté par le foisonnement d'interactions.

O Hamant écrit :

« La robustesse grâce à la circularité revisite complètement la notion de propriété. En effet, dans le monde stable en abondance de ressources, les objets sont surtout fragiles et jetables pour nourrir la surconsommation. En retour celle-ci justifie les emplois au service de l'obsolescence programmée dans une spirale sans fin. Face aux pénuries des ressources que ce modèle induit, nous sommes en train de basculer vers le tout-réparable, robuste par nature. »

Et un peu plus loin nous lisons :

« *La propriété s'est inversée : on ne se demande plus ce qu'on possède, mais ce qui nous possède. Un peu comme le célèbre adage digital : « Si c'est gratuit, c'est toi le produit. » Le partage permet de sortir de l'enfermement propriétaire. »*

Avez-vous un peu de temps ?

L'association est temps.

Elle occupe une dimension temporelle impossible pour la logique économique car ici, le temps n'est pas de l'argent mais de la relation.

Le temps ne se compte pas ici, il se vit.

« *Vous avez la montre, moi j'ai le temps* » dit l'adage Touareg.

Le monde de la performance a la montre, plutôt le chronomètre maintenant, l'association a son temps.

Elle gaspille tellement de temps qu'elle sort du chronomètre, elle abolit le temps de l'urgence, remet en cause l'assujettissement de la durée à l'argent, aux gains.

L'association vit dans tous les temps.

Elle est une toupie temporelle.

Elle ne court pas pour rattraper le temps.

Elle danse dans l'instant présent qui se conjugue dans le proche et le lointain, dans la vie privée et l'espace public, dans la gratuité et la préciosité, dans le don et le contre don, dans l'attente, la patience, la lenteur, la discontinuité...

Son temps est éparpillé.

Elle sème des instants de vie partout ; une parole échangée avec une maman, quelques échanges sur le trottoir avec trois adolescents, une réunion de soir pour préparer un événement valorisant les actions sur l'environnement, des cris de joie lors d'un jeu en bas d'un immeuble, un moment pour préparer les sols du jardin partagé...

L'association est dans l'éclat du temps ; un temps éclairé, riche d'humanité et connecté.

Combien de temps faut-il pour préparer le goûter pour les enfants du Centre de Loisirs, une seconde, une éternité ?

Combien de temps faut-il au président de l'association de réparation des vélos pour expliquer à un élu territorial, à un agent de l'État, comment sa structure fait vivre un espace de robustesse sur le quartier, un espace qui ouvre sur un autre monde ?

Combien de temps faut-il à un salarié d'une association pour remplir les cases d'un dossier de subventions, pliant jusqu'à l'absurde la réalité quotidienne, soulignant le superficiel qui se comptabilise, laissant dans l'ombre l'essentiel qui écrit l'histoire ?

Et la terre dans tout cela ?

Et l'être humain dans tout cela ?

Nous écrivions il y a quelque temps ces mots partagés avec les membres d'une association :

« L'homme est sans rapport au lieu, à la terre.

Il s'est exilé dans le monde de la performance façonnant un destin d'errance, un destin d'apatride.

Il s'est affranchi de la responsabilité qu'impose une vie en rapport avec la terre et à un temps proprement humain.

Il s'est mis à dicter des lois et des règles hors sol.

Ce déracinement, cette rupture avec la terre l'a propulsé vers une individualité fragmentée et irrémédiablement isolée.

L'homme ne voulait plus apprendre de la terre, du ciel, des animaux, de la pluie et du vol des oiseaux.

Il ne voulait plus apprendre grâce à l'effort, à la patience, à l'endurance.

Le non-temps a tué la relation.

Il était seul maître à bord (maître et possesseur du monde. Descartes). Il est maintenant son propre professeur.

Il n'a besoin de personne pour apprendre, il est à la fois émetteur et récepteur de toute transmission.

L'homme sans terre et sans temps, sait.

C'est l'expert.

L'exil de cet homme a fouetté le temps, l'a fait sortir de ses gongs.

L'apatride a besoin de vitesse pour pallier à l'absence de sol. Il a besoin de la perpétuelle instantanéité pour ne pas se préoccuper de l'endroit où il est.

L'homme bâtit mais ne sait plus habiter.

Il a oublié la vision de l'Utopie, il vit maintenant dans l'Atopie (l'absence de lieu), il vit dans un monde plat, un monde qui ne peut exister que grâce au calcul.

Qui se préoccupe du soleil qui annonce le matin, des étoiles qui appellent dans le foisonnement de la nuit, de l'autre qui n'est pas seulement une variable de gestion ?

L'homme de l'Atopie doit aller plus vite que le temps, plus rien ne doit arrêter cette course. Il doit aller plus loin que sa propre nature qu'il juge imparfaite, plus loin que la planète terre déjà détruite...

L'homme sans temps, sans lieu est aussi un homme sans action, sans réel mouvement.

Il n'agit plus recherchant des accords entre le lieu, lui-même et ses actions.

Il agit pour combler le vide existentiel.

L'action est prise par le non-temps, elle se situe au-delà de l'obsolescence programmée, elle est frappée par la naissance morbide.

Elle est juste un affichage, une manière de remplir le vide qui ne cesse de grandir.

Malgré ce que nous croyons, l'action du monde optimal ne produit plus, elle détruit. »

Les points faibles préservent la vie

L'association est un foyer des contradictions.

Elle est faite des forces antinomiques, oscille entre plusieurs modèles et modes de pensée, n'appartient à aucune, d'où sa nature inclassable.

L'association porte en elle la friction, la distance ; elle est bien souvent à la limite de la rupture.

Là se situe sa robustesse, elle obtient ainsi l'équilibre mécanique.

« Dans un pont suspendu, la contradiction entre les piliers en compression et des câbles en tension permet de générer un équilibre mécanique : le pont peut se déformer et osciller sous le vent, mais il ne cassera pas, grâce à ce conflit interne. Il est stable malgré les fluctuations, c'est à dire robuste. »

O Hamant poursuit :

« Le rôle stabilisateur des contradictions est un fondement de la société démocratique. Le contrat social est fondé sur des nombreuses contre-performances, et notamment sur des processus fondamentalement incohérents. »

L'association préfigure le monde de la robustesse :

« Ces formes participatives (O Hamant parlant de l'association) reliées au territoire sont souvent hétérogènes, plus lentes ou moins efficaces que des organisations productives, mais cette « étoffe des anti-héros » construit la robustesse de la société à long terme. »

Sociographie des associations en vie

Combinant les approches de B Latour et d'O Hamant, qui ont grandement éclairé ce travail, nous proposons aux acteurs qui voudront s'en saisir, d'entreprendre une cartographie particulière qui permettra :

1. De faire apparaître le foisonnement associatif en dehors d'habituelles catégories, au plus près de son essence d'ouvrière des relations sociales.

Nous ferons apparaître

- a. La toile d'interactions de l'association, son univers d'interdépendances, sa force d'agrégation.
- b. Le rayonnement spatial, son ancrage sur le territoire, sa géographie connectée et plurielle.
- c. Ses rappports avec les milieux naturels, le degré de symbiose environnementale, la conscience de dépendre du sol, de l'eau, du soleil, la préoccupation de fonctionner dans un esprit de sobriété créatrice, de recyclage devenant source de relations.
- d. Les temporalités nécessaires à son fonctionnement, à l'entretien de son système en mouvement.
- e. Les usages par rapport aux locaux et aux moyens, aux outils...

Ce travail pourra être l'occasion pour une association de dévoiler sa propre nature. Il pourra se faire en interne cherchant la meilleure façon de visualiser son univers particulier.

Ce travail fera apparaître l'impensé de l'association, mettra les acteurs et leurs partenaires sur d'autres rails que les récits habituels qui recouvrent ce qui pourtant fait société.

2. De décrire un territoire à travers l'ensemble des connexions que les associations en vie font vivre. Il apparaîtra réellement la vitalité ou non d'un territoire, ses voies de liaisons sociétales, les routes et les chemins de la connectivité territoriale, sa densité démocratique, sa force d'appartenance, sa prise en compte ou non du vivant.

Il s'agira de définir un territoire dans son déploiement réel.

Nous verrons comment respire la vie en société, comment nous rencontrons les autres, ceux dont nous dépendons, comment nos relations nous permettent de pleinement être, d'être autrement que seul, pris par un temps moribond et une soif d'extraction.

D'être sur terre !

Ce deuxième point sera également un appel afin qu'il soit entrepris ici et là une investigation, afin que nous puissions montrer l'œuvre associative dans la société d'aujourd'hui, une œuvre mal connue, une œuvre menacée de recouvrement et d'oubli.

A la suite de ce travail nous pourrions imaginer **des Observatoires Inversés des Associations en vie**, loin des espaces de gestion associative et de leur comptabilisation, loin du formatage exercé par des catégories qui recouvrent l'essence de cette entité singulière, loin des visions descendantes d'experts et de la standardisation des associations.

Des Observatoires qui mettraient en lumière les dynamiques participatives et leur place dans l'entretien de la pluralité, qui nous permettraient d'accueillir l'intelligence du bas des acteurs qui seuls habitent au jour le jour un territoire, d'accueillir leurs analyses, leurs doléances enracinées dans la proximité et dans des nombreuses dépendances qui font société, d'éclairer ce qui se prépare pour faire face aux enjeux actuels, de valoriser les expérimentations et les visions intégrées au vivant, loin de l'optimisation destructrice.

Des Observatoires qui permettraient de prendre conscience de la richesse du terrain, du travail des « anti-héros ».

Des Observatoires qui donneraient envie d'appartenir, d'être et d'agir avec d'autres, qui nous transformeraient nous rendant conscients de notre entre-appartenance et de la force que cela représente, qui combattraient l'isolationnisme terreau de la peur, de la fermeture et de tous les obscurantismes, y compris et surtout, celui de la performance.

Metz 2025